

— Cours préparer bien vite un lit, ordonna Perrier à l'aubergiste.

En voyant M. d'Armangis s'évanouir, le chevalier avait quitté son coin pour s'avancer vers le médecin qui lui tournait le dos.

— Comment va le docteur Perrier ? demanda-t-il en lui frappant sur l'épaule.

À la vue de M. de Saint-Dutasse, une rapide expression d'inquiétude passa dans les yeux du médecin.

— Ah ça ! continua le pique-assiette, vous vous êtes donc établi de ce côté du département ? Au château de Gabrinoff, où vous êtes fort regretté, on vous croit installé à Paris.

— J'y ai été, il est vrai, pour traiter d'une clientèle dont il m'a été demandé un si énorme prix que j'ai dû y renoncer. Alors je suis revenu exercer dans ce pays... l'endroit est meilleur qu'à Douchéry où ils ont tous une santé de fer... Par ici, les fièvres m'aident à vivre tant bien que mal.

— Il vous faudrait quelques riches clients comme l'était de Gabrinoff. Etiez-vous encore là-bas quand il a été tué ?

— Non, j'étais parti le matin même du jour où son cadavre a été trouvé. J'ai appris le crime par les journaux en arrivant à Paris, répondit Perrier avec une légère hésitation dans la voix.

— Pauvre comte ! soupira le chevalier. Qui nous eût dit, le jour de sa noce, où j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, que la mort l'attendait à si bref délai !

— Son trépas a détruit mes espérances, car j'avais compté sur sa générosité pour lui emprunter les fonds nécessaires à mon établissement dans la capitale.

— Bah ! vous retrouverez un autre protecteur.

Le docteur secoua tristement la tête :

— On n'a pas deux fois la même chance, soupira-t-il.

— Surtout quand on la laisse bêtement échapper, appuya le chevalier.

À l'intonation que de Saint-Dutasse avait mise dans sa phrase, Perrier le regarda étonné.

— J'ai donc laissé échapper la chance ?... En quoi faisant, s'il vous plaît ? demanda-t-il lentement.

— Tout à l'heure, à propos de M. d'Armangis.

— Ah ! le blessé est M. d'Armangis... le riche M. d'Armangis ? fit le docteur qui n'avait connu le jeune homme que de nom.

— Lui-même.

— Et, à propos de ce monsieur, vous dites que j'ai commis..

— Une vraie bêtise.

— Laquelle ?

— Celle d'ordonner au maître de poste de préparer un lit dans son auberg... au lieu de faire transporter le blessé chez vous.

— Parce que ?

— Parce que si, dans son délire, M. d'Armangis doit parler, il vaut mieux que ses paroles tombent dans l'oreille d'un sire intelligent que dans celles de ces brutes de paysans qui clabauderont.

— Ah ! fit seulement Perrier dont le regard plongea dans les yeux de de Saint-Dutasse.

Les deux hommes se regardèrent en silence durant dix secondes.

— Merçi ! articula enfin le docteur.

Le maître de poste entra en ce moment pour annoncer que le lit était prêt.

Le médecin fit une lugubre moue en disant :

— J'ai bien peur que le malade n'en profite pas longtemps.

— Est-ce qu'il va mourir ici ?

— Je le crains.

— Ah ! mais non ! ah ! mais non ! ma femme est superstitieuse en diable ! s'écria le pauvre aubergiste désespéré.

— Alors prête-moi deux de tes palefreniers ou de tes postillons qui transporteront ce malheureux chez moi.

— Je vais vous en donner quatre pour qu'il s'en aille plus vite.

Bientôt les quatre hommes emportaient le blessé toujours évanoui. Avant de les suivre, le médecin salua le chevalier :

— Merci ! répéta-t-il.

Cinq minutes après, le maître de poste rentrait pour prévenir que la chaise, solidement réparée, pouvait continuer le voyage.

— Bourguignon, fais descendre de la voiture les bagages de M. d'Armangis... et en route ! commanda le pique-assiette.

Le surlendemain, M. de Saint-Dutasse arrivait à Paris.

XXIV.

Comment la comtesse de Gabrinoff était-elle devenue plus tard Mme d'Armangis ? C'est ce que nous nous réservons d'expliquer à son heure. Après avoir ainsi fait connaître une partie du passé de cette femme, nous retournerons à ce point de notre histoire où Bourguignon, ayant vainement attendu, pendant deux jours, le retour de Paul Avril qui l'avait quitté pour aller dîner chez Mme d'Armangis, s'était rendu aux informations chez Caduchet. N'ayant pu obtenir du sourd aucuns détails sur cette disparition, le vieux domestique avait alors murmuré cette phrase :

— Il faut que je mette la main à la pâte !

À présent que notre lecteur a fait ample connaissance avec Bourguignon, il comprendra quel fin limier de Jozères, Perrier et Mme d'Armangis allaient avoir à leurs trousses.

À l'heure même où le rusé domestique se préparait à chercher la trace de son jeune et nouveau maître, il était précisément question de Paul Avril dans le salon de M. de Jozères, chez lequel Mme d'Armangis était en visite.

— Oui, voilà vingt-cinq ans que je treuble... vingt-six ans écoulés depuis que le misérable de Saint-Dutasse nous déroba ce terrible reçu avec lequel, toute sa vie, il m'a commandé en maître, disait M. de Jozères en secouant la blanche et vénérable tête que l'âge lui avait donnée.

— Allons, cher ami, rassurez-vous, votre longue terreur va toucher à sa fin, répliqua Mme d'Armangis sur un ton d'assurance.

— Avez-vous donc déjà ces papiers en votre pouvoir ? s'écria l'ancien magistrat dont l'œil brillait de joie.

— Oh ! oh ! fit-elle en riant, l'impatience vous emporte ! C'est aller trop vite en vérité ! Vous voudriez n'avoir déjà plus rien à craindre de l'héritier du chevalier quand une semaine n'est pas encore écoulée depuis l'enterrement de notre ennemi.

— Entièrement pendant lequel Perrier, propriétaire de la maison, est entré avec une double clef dans l'appartement du défunt, et l'a fouillé à fond sans pouvoir mettre la main sur la cachette aux papiers, ajouta de Jozères.

Après avoir souri à ce détail qu'elle ignorait, Mme d'Armangis continua :

— C'est donc à la suite de cette inutile recherche que le